

Entretien : Arthur Lamothe

Janine Halbreich-Euvrard

Number 132, June–July 2007

Le pays d'Arthur Lamothe

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13252ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Halbreich-Euvrard, J. (2007). Entretien : Arthur Lamothe. *24 images*, (132), 28–37.

Entretien

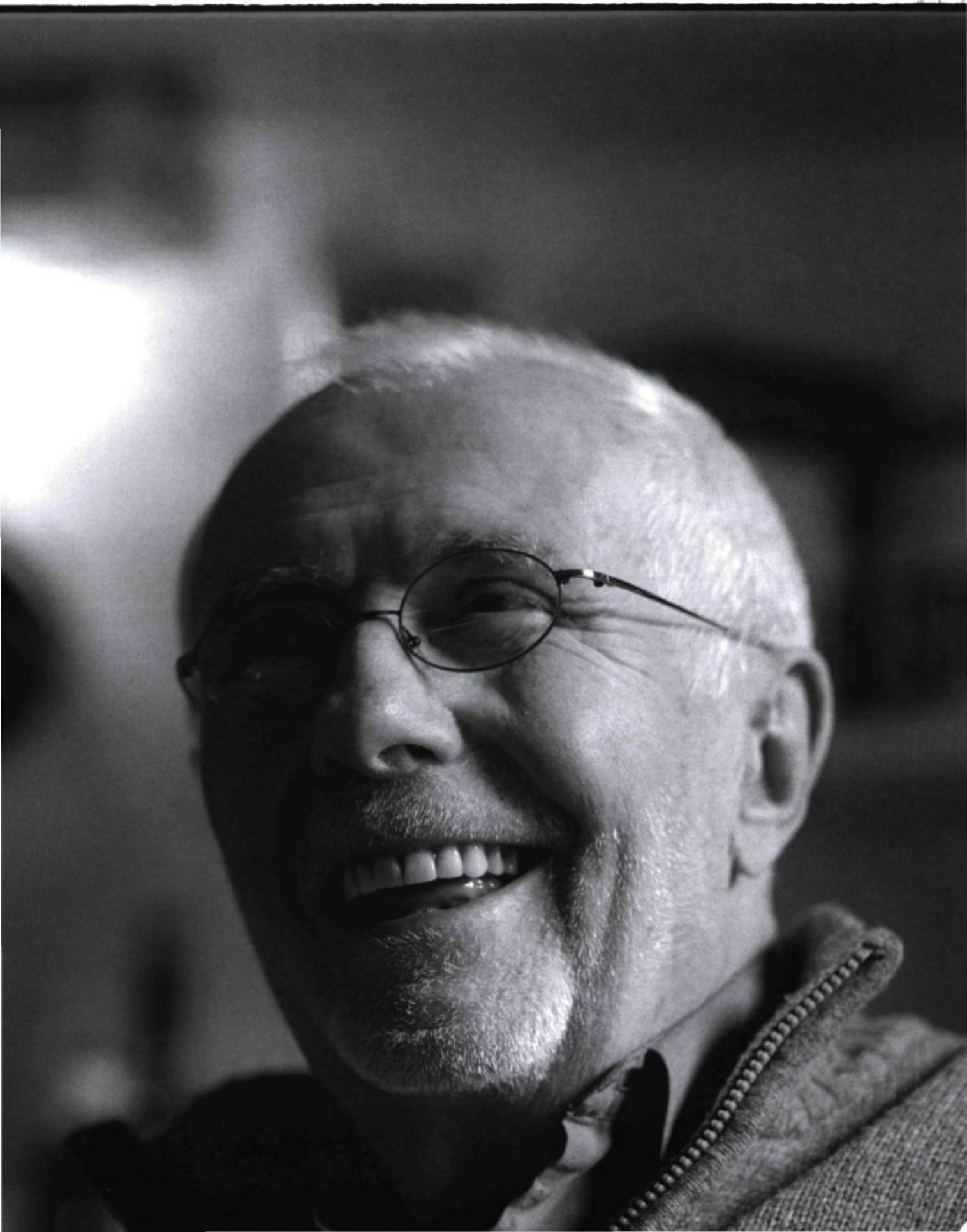
Arthur Lamothe

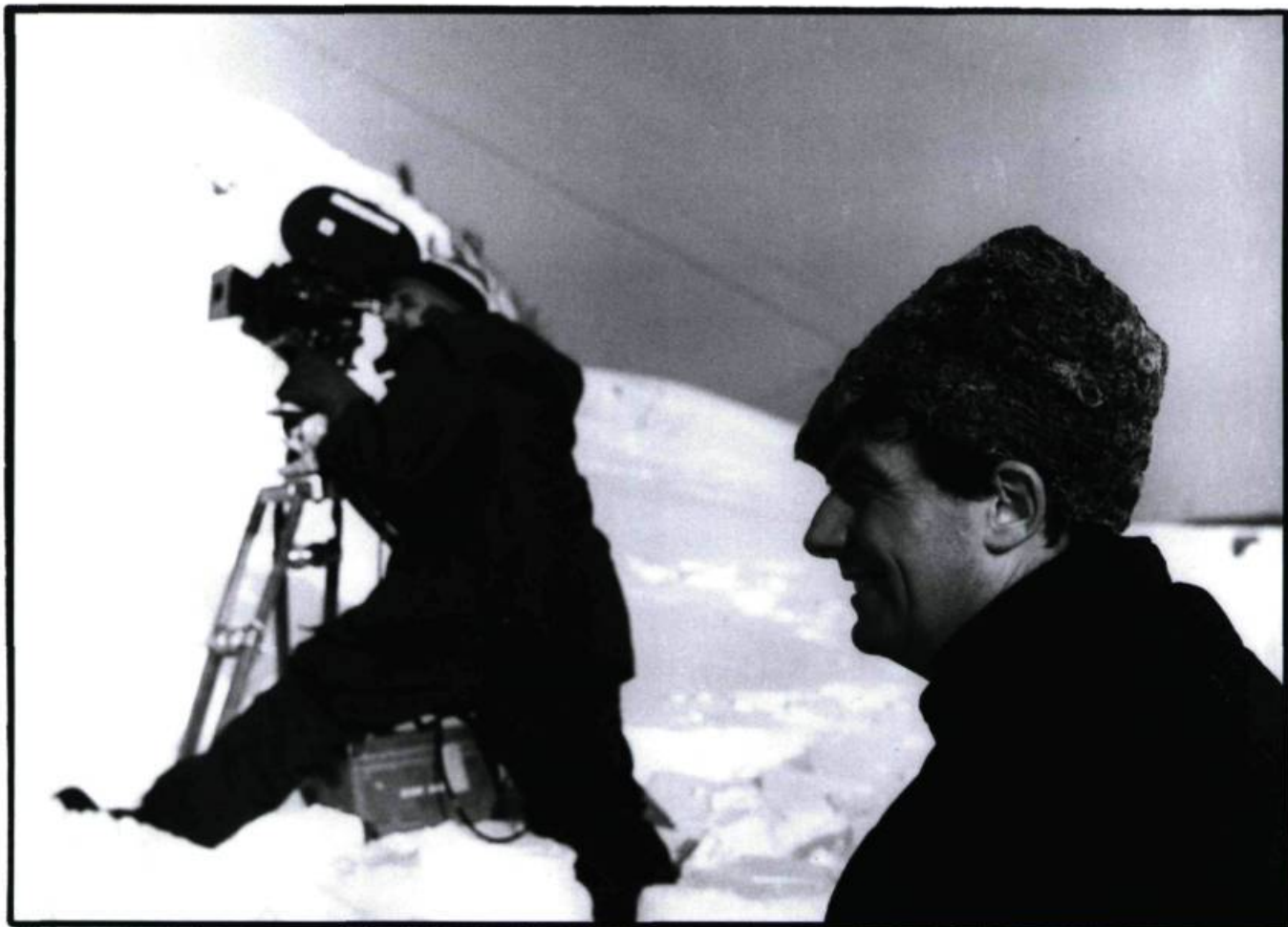
propos recueillis par Janine Halbreich-Euvrard
photos : Bernard Fougères pour *24 images*

Au cours des dix dernières années, les entretiens accordés par Arthur Lamothe se sont faits rarissimes, lui qui pourtant n'a jamais cessé d'investir son sujet de prédilection, la culture autochtone, terminant même il y a trois ans une série de 81 épisodes sur les Innus, suivie un an après de 13 autres épisodes. C'est pourtant un film sur une tout autre question qu'il nous livrera cette année, celle des pêcheurs acadiens ; à moins qu'il ne s'agisse plutôt toujours de la même préoccupation : celle de la dépossession.

24 images : Pouvez-vous raconter votre arrivée au Québec en 1953, et ce qui vous a incité à quitter la France pour venir ici ?

Arthur Lamothe : Je suis parti pour quitter ma mère, pour mettre de la distance entre elle et moi. J'ai mis l'océan entre nous. J'ai travaillé d'abord dans une ferme à Saint-Basile-le-Grand. Je trayais 80 ou 90 vaches par jour, c'était pas mal d'ouvrage. J'avais une demi-journée de congé par semaine, le dimanche après-midi. La famille pour laquelle je travaillais considérait que j'étais payé cher parce que je recevais 70 dollars par mois en salaire. Je suis resté à la ferme un mois et demi. Avec mon premier salaire, la fermière m'avait acheté un pantalon américain, trop large des fesses, et une casquette de conducteur de locomotive, comme son mari et les fermiers du coin en portaient. Je travaillais souvent très tard, jusqu'à une heure du matin. Je conduisais le tracteur, je labourais les champs, faisais les guérets. Et me levais toujours aux aurores pour traire les vaches. Puis, j'ai protesté. J'ai écrit au service de l'immigration, parce que ma tâche ne correspondait pas aux conditions dont on m'avait parlé. Comme on ne m'a pas répondu, j'ai décidé d'aller à Montréal. En ville, il y avait un restaurant qui s'appelait La galette bretonne et les Bretons rencontrés là m'ont dit qu'ils allaient ramasser du tabac en Ontario. Je pensais partir





Coll. : Arthur Lamothe

Lamothe sur le tournage de *La neige a fondu sur la Manicouagan* (1965)

avec eux, mais ce n'était pas encore la saison. Alors, je suis resté à Montréal. Je dormais sur le mont Royal à la belle étoile pour économiser tout l'argent que j'avais. J'allais me laver le matin dans les abreuvoirs à chevaux. Ça duré quatre, cinq jours. Une fois, j'étais dans un restaurant pour boire un verre de lait et j'écrivais. L'aubergiste m'a demandé de sortir en me disant « Please! » parce que je consommais trop peu.

Par la suite, j'ai été bûcheron en Abitibi, puis j'ai vendu des *blenders*. Je travaillais pour un Français qui est mort sûrement maintenant et qui s'appelait Henri Bernard. Il était soi-disant professeur de cuisine, un drôle d'individu. En janvier, les *blenders* se vendaient mal. Je n'avais plus d'argent, mais le copain qui travaillait avec moi était aussi « vendeur de pilules » pour les médecins. Il m'a dit qu'on cherchait quelqu'un comme démarcheur de produits pharmaceutiques. J'ai passé une entrevue avec monsieur Marois à Saint-Eustache qui m'a engagé tout de suite comme vendeur et m'a envoyé au Lac-Saint-Jean. J'ai ainsi fait deux fois le tour du lac...

24 images : Et le cinéma, comment y êtes-vous arrivé?

A.L. : Ensuite, j'ai rencontré Fernand Cadieux qui était l'ancien président de l'Action catholique. Je suis rentré du Lac-Saint-Jean. J'avais une auto que j'avais achetée après avoir été bûcheron. Je circulais, j'étais de bonne humeur, gai. Après avoir rencontré à

Montréal un aumônier du Mouvement familial rural de France, je suis devenu correspondant du journal *Jeunes Forces rurales*, pour qui j'ai écrit un article sur la situation des immigrants ici. Il y avait par exemple des Béarnais ou des Vendéens qu'on envoyait en Abitibi, dans des fermes, perdus dans des rangs et qui crevaient de faim, incapables de s'adapter. Ils revenaient ici à Montréal vendre n'importe quoi, des machines à coudre par exemple. À cette époque-là, il n'y avait ni assurance chômage ni protection sociale. Mon article avait fait beaucoup de bruit. C'est comme ça que l'aumônier m'a présenté à Claude Ryan, qui, à l'époque, était secrétaire de l'Action catholique. Il semblait que je l'avais impressionné, parce que j'étais de bonne humeur. Ça ne faisait pas un an que j'avais immigré et j'avais l'idée de fonder avec Guy Joussemet un cinéclub. Un cinéclub pour les immigrants français. Parce qu'ici, il y avait plusieurs cinéclubs, mais je voulais en fonder un pour les Français. Mais je savais qu'on pouvait y inviter des Québécois. On a commencé en présentant le film de Cocteau *Le testament d'Orphée* au Théâtre du Gesù, en 35 mm. On programait toutes les semaines un grand film au Gesù. On a invité Fernand Cadieux à le présenter. J'avais participé au dernier numéro de sa revue *Découpage*, qui était dirigée par Claude Sylvestre et Gilles Sainte-Marie. C'est par la suite en 1955 que Fernand Cadieux a cofondé la revue *Images* avec moi, mais aussi Jean Fortier, Guy Joussemet, Rock Demers, Gabriel Breton

et d'autres. J'y avais écrit un article sur Norman McLaren et sur le cinéma canadien, sur Colin Low, Léonard Forest et sur un film qui portait sur les Acadiens. Nous avons sorti neuf numéros, et après, la revue est tombée parce que Cadieux en avait décidé ainsi. Elle était sur papier glacé, on avait plus de 500 abonnés. J'étais permanent et le seul salarié avec 50 \$ par semaine. J'avais vendu des abonnements à Trois-Rivières. J'allais voir les pharmaciens, les bourgeois de la place. J'avais même vendu un abonnement à Duplessis! On avait des abonnés au Japon. Les *Cahiers du cinéma* aussi étaient abonnés, on a même eu un article de Truffaut vantant la revue.

24 images : J'aimerais vous poser une question plus précise. Il y a une chose que très peu de gens savent, c'est que vous avez fait des actualités filmées.

A.L. : Lorsque j'ai commencé à tourner des actualités filmées, j'avais déjà fondé la Société générale cinématographique en 1965 pour produire un de mes films, *Poussière sur la ville*. J'ai réalisé ensuite des films éducatifs, puis j'ai tourné pendant trois mois à mes frais la série « Actualités québécoises », qui sortaient une fois par semaine et qui faisaient un peu de la contre-information, en allant

à l'inverse de ce que présentait Radio-Canada. Puis j'ai cherché du financement auprès des Caisses populaires. J'y ai mis du temps, mais j'ai été contré par un gars qui voulait faire la même chose. Il s'appelait Gilles Sainte-Marie. J'avais pourtant failli y arriver, parce que le SME (Service des moyens de l'éducation) avait été emballé par mon projet et en principe, j'avais le contrat. Mais, c'était sans compter sur Gilles Sainte-Marie qui a essayé, en faisant jouer ses relations politiques, de s'en emparer, mais qui n'a rien produit. Rien, rien, rien. C'est un grand regret que j'ai eu.

24 images : Pourriez-vous nous parler de *Bûcherons de la Manouane*, qui est un film important.

A.L. : C'est le premier film que j'ai réalisé. Je l'ai fait grâce à Pierre Juneau, qui venait nous voir à la revue *Images*. Nous nous réunissions toutes les semaines, et même quand la revue a cessé de paraître, on a continué de se rencontrer. On analysait des films : l'un analysait le scénario, l'autre le montage, d'autres certains aspects du film, on faisait des colloques, quoi. Et puis, alors que je travaillais à l'ONF comme pigiste pour Gilles Carle et Louis Portugais, qui devaient réaliser deux films, *Manger* et *Dimanche d'Amérique*,



Sur le tournage de *Le mépris n'aura qu'un temps* (1969)

Photo : Yves Sauvageau - Coll. Cinématique québécoise

Pierre Juneau m'a dit : « On ne te voit plus à l'ONF ! » J'ai répondu que ça ne m'intéressait pas, parce quand je voyais les films qu'on faisait avec mes scénarios, j'étais découragé. Il m'a demandé si j'avais envie d'en réaliser un. J'ai répondu que oui, j'aimerais ça ! Il est allé voir Fernand Dansereau pour savoir s'il y avait encore de l'argent disponible. La semaine suivante, il m'a dit qu'il pouvait me procurer 12 000 \$. J'étais très content. Je me suis payé un voyage en France et j'ai été engagé à l'ONF un mois plus tard, le 15 janvier 1962.

Le 16 janvier, je suis parti tourner *Bûcherons de la Manouane*, film sur l'homme de la forêt dépossédé de tout et qui est obligé de couper du bois, dans des conditions climatiques extrêmes. Voilà. C'est la vie quotidienne des bûcherons. J'ai voulu faire un film là-dessus parce que être bûcheron, ce n'est pas drôle. Quand tu arrives dans le camp, il faut t'adapter : les couvertures sont raides de crasse, tout ça... J'avais été bûcheron moi-même et c'est ce qui m'a donné l'idée d'en faire un film. Alors, Pierre Juneau m'a dit qu'il y en avait déjà, des films sur les bûcherons. Je lui ai répondu : « Je les ai vus, mais ils ne sont pas bons ». Il m'a dit : « Fais-en un ! » Puis Pierre Vadeboncoeur, qui est un ami de longue date, m'a fait savoir que son beau-frère était employé de la Canadian International Paper. Il m'a donc trouvé un chantier dans lequel il y avait eu une grève énorme. Une grève mémorable. Les bûcherons s'étaient révoltés, un adjudant français, qui était bûcheron, avait pris le commandement du chantier, ils avaient capturé le gérant de la compagnie et l'avaient fait prisonnier. La compagnie avait alors dit qu'elle allait priver les bûcherons de nourriture. Les bûcherons ont donc décidé que le premier qui crèverait de faim, ce serait le gérant ! La compagnie l'a su et a fourni aux bûcherons des camions de viande, comme ils n'en avaient jamais eu avant. Finalement, elle a aussi envoyé la police. C'est Bona Arseneault, ministre de Lesage, qui avait fait ça. Quarante policiers de la Sûreté du Québec. Avec des mitraillettes. Ils ont voulu libérer le gérant, mais ils n'ont pas réussi. Les bûcherons, avec l'adjudant français, faisaient des tours de garde. L'adjudant avait établi la discipline ! Tout compte fait, au bout d'un certain temps, les vieux bûcherons qui disaient le chapelet étaient morts de peur. Ils voulaient revoir leurs femmes, leurs enfants. Ils se sont rendus. À ce moment-là, l'adjudant français, de la Légion étrangère, a été expulsé vers la France.

24 images : N'est-ce pas en faisant ce film que votre intérêt pour les Indiens s'est manifesté ?

A.L. : J'avais déjà rencontré les gens de Kahnawake quand j'étais cultivateur. Lors de ma première fin de semaine libre, je suis allé les voir de moi-même, sur le pouce. J'ai eu un choc. J'étais découragé. Il y avait des Américains qui filmaient un chef avec des plumes ! Ils vivaient dans des conditions abjectes et ils se donnaient en spectacle. Mais le déclic a eu vraiment lieu quand j'étais bûcheron en Abitibi, où j'ai rencontré des Algonquiens qui coupaient du bois sur le même chantier que moi. Là, c'était des vrais Indiens, ils ne parlaient que leur langue. Ils coupaient du bois avec des bûcherons canadiens-français, mais ils vivaient à part. Ils avaient du bois à couper, du bois qui avait brûlé lors d'un incendie. À la fin de la journée, ils étaient tout barbouillés, noirs de suie. C'était du bois que ne voulaient pas couper les Canadiens français. Ces gens m'avaient pas mal impressionné. Lorsque j'étais au camp de

bûcherons, j'avais lu des livres apportés de Montréal, comme l'intégrale du philosophe français Jacques Maritain. J'avais lu aussi un truc sur les Indiens, *The Indians of the Americas* de John Collier et un livre sur la Nouvelle-France de l'abbé Groulx. Tout ça m'avait mis en éveil.

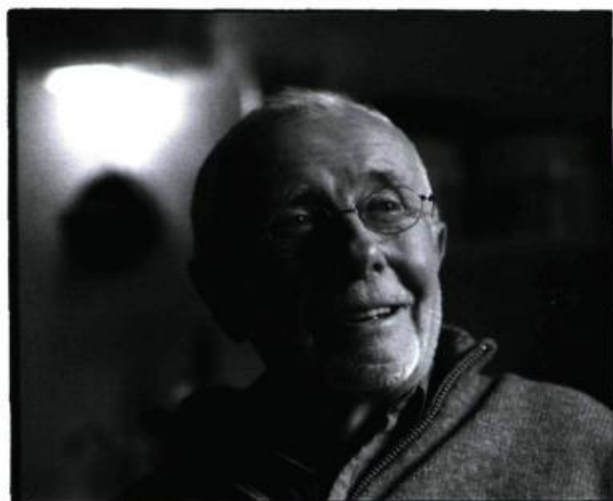
Il me restait beaucoup d'images après avoir tourné *Bûcherons de la Manouane*, et j'ai donc proposé à l'ONF de faire un film sur ces Indiens. Pierre Juneau m'a répliqué : « Ce n'est pas commercial ». Comme si l'ONF faisait des choses commerciales ! Après, j'ai soumis un autre projet sur la mort des Indiens des plaines, mais on m'a dit la même chose, que ce n'était pas intéressant, que ce n'était pas commercial. Pourtant, *Bûcherons de la Manouane* avait très bien marché, il avait été vendu à toutes les télévisions européennes, en Australie, en Inde ! J'étais décidé à faire des films sur les Indiens.

24 images : Comment avez-vous pénétré dans ce milieu ? Est-ce que cela a été difficile ou avez-vous rapidement gagné leur confiance ?

A.L. : Je l'ai gagnée très facilement. Tout de suite.

24 images : Pourtant, vous ne parliez pas leur langue ?

A.L. : Non. J'ai eu leur confiance quand j'ai fait *Le train du Labrador*. C'est la compagnie Gaumont qui m'avait commandé un film sur les trains et je leur avais proposé le train du Labrador – il va de Sept-Îles à Shefferville. J'avais laissé une copie du film aux Indiens de Sept-Îles et ils le regardaient tous les dimanches après-



midi, durant les vèpres, à Maliotenam. Ils projetaient mon film ! Les gens allaient le voir chaque fois. Et le chef m'avait dit : « Tu dis dans ce film ce que nous, on ne peut pas dire ».

24 images : Alors vous travailliez avec un interprète ?

A.L. : Oui, j'avais un interprète. D'abord, pour *Le train du Labrador*, je suis entré en contact avec Rémi Savard, parce que j'avais un copain qui était ami avec son beau-frère. Ensuite, j'ai rencontré Thérèse Rock-Picard que j'ai engagée comme interprète assistante. C'est avec elle que j'ai travaillé par la suite la plupart du temps.

24 images : Quels sont les films marquants pour vous dans toute cette œuvre imposante qui est la vôtre? Est-ce qu'il y en a de plus importants que d'autres?

A.L. : Il y a *Ntesi Nana Shepen* (*On disait que c'était notre terre* dans la série « Carcajou et le péril blanc »). Surtout la première partie, qui me semble symboliser un peu mon travail, travail militant par certains côtés. Pendant le tournage, on s'est retrouvés devant un barrage routier de la compagnie à laquelle le premier ministre Bourassa avait donné, à l'époque, le contrat d'exploiter le bois de la Côte-Nord. Et puis, à ce barrage, les Indiens se sont mis à protester parce la compagnie leur interdisait de passer, alors qu'ils voulaient rejoindre leur camp de trappes. Alors j'ai dit aux Indiennes de bloquer la route. Ça ne paraît pas dans le film, mais c'est moi qui leur ai suggéré de le faire. Alors, elles se sont mises devant la barrière. Quand un gros camion s'y est présenté, il a été bloqué lui aussi!

24 images : Et pourquoi n'est-ce pas dans le film?

A.L. : Je n'ai pas filmé les paroles que j'ai dites aux Indiennes. J'ai appelé Guy Borremans qui était là, il est accouru et s'est mis à filmer.

24 images : Avez-vous eu le sentiment d'avoir fait le tour de ce que vous pouviez aborder avec les autochtones ou auriez-vous pu continuer?

A.L. : J'aurais pu continuer. J'ai fini il y a trois ans une série de 81 épisodes de 30 minutes sur les Innus. Et puis, il y a deux ans, j'ai terminé pour l'APTN une autre série de 13 épisodes sur les Innus encore.

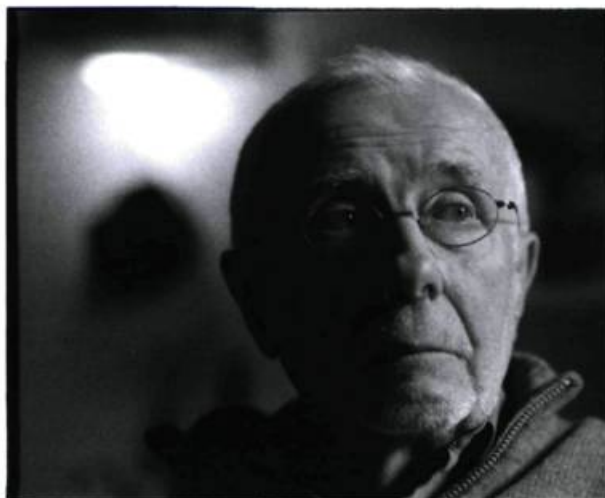
dit : « Ton scénario, ça ne vaut pas de la merde, jette-le! » Chez les Indiens, au fond, ce qui fait partie de leur vie psychique, ce sont les rêves. Moi, j'avais fait un scénario dans lequel un caribou blanc traversait la réserve, ce qui avait créé la panique. C'est vrai qu'un caribou albinos avait traversé la réserve un soir. Et les gens en avaient eu très peur parce qu'il personnifiait Papakasiuk, le grand esprit du caribou. Personne n'avait osé le tuer. Mon scénario parlait de cette affaire-là, du caribou albinos qui traversait la réserve. Le rêve et la réalité, ce sont des choses que les Indiens ne départagent pas. Les rêves font partie du réel. Parce que leur spiritualité est basée presque uniquement sur les rêves. Pour faire comprendre le milieu indien, il fallait parler de cette dimension dans le film.

24 images : Mais vous avez parlé des rêves dans d'autres films...

A.L. : Oui, par exemple, dans le film *Mushuau Innu* (*L'homme de la toundra*) où les femmes qui tressent la raquette parlent des rêves qu'elles ont faits, et qu'elles interprètent. Si nous, nous ne parlons pas de nos rêves, les Indiens entre eux en parlent beaucoup.

24 images : Les tournages avec les Indiens duraient plusieurs semaines. Viviez-vous avec eux tout ce temps?

A.L. : Oui, avec eux. Je demandais à mon équipe de ne pas loger à l'hôtel. Je leur disais : « On va dans les maisons indiennes! » C'est le seul moyen de filmer ces gens-là, en étant à leur niveau. Pierre Perrault m'a dit un jour : « C'est drôle, avec moi les Indiens ne par-



24 images : Et la fiction? N'avez-vous pas eu envie, à un moment donné, d'y revenir?

A.L. : Si, j'ai fait un film sur la noyade d'un jeune Indien avec des garde-pêche. Il y a eu une enquête, une commission d'enquête. D'ailleurs, j'ai témoigné à la commission. C'est moi qui ai fait rouvrir le dossier. Puis, le juge a conclu que l'Indien était mort... par hasard.

24 images : Et ce film, c'est *Le silence des fusils*?

A.L. : Oui et je suis déçu de ce film. J'avais écrit un scénario, mais on m'a fourni un Français pour le réécrire avec moi qui m'a-

lent pas et avec toi, ils n'arrêtent pas de parler ». C'est sûr qu'en présence de Blancs, ils ne parlaient pas; les Indiens ne disaient pas un mot. Mais il paraît qu'une fois un Indien a pris la parole pour dire que les Blancs ne respectaient pas le caribou, l'esprit de Papakasiuk. Ce qu'il y a derrière ce discours-là, c'est important.

24 images : Vous avez connu certains moments de découragement?

A.L. : C'est sûr. Je suis un peu découragé maintenant parce que les jeunes Indiens pensent que je suis devenu très riche grâce à eux. (*rires*)



Coll. : Arthur Lamothe

Lors du tournage de *Pour une éducation de qualité* (1969)

24 images : Alors, parlons des jeunes justement. Vous avez tenté de former de jeunes Indiens au métier du cinéma. Qu'en est-il ?

A.L. : Le premier que j'ai voulu aider, c'était un des petits-fils de Mathieu André, il s'appelle Vollant. Je lui avais trouvé un stage en cinéma à suivre à l'UQAM. J'ai même transgressé les règles pour lui permettre d'entrer là, je lui ai monté tout un dossier, puis je l'ai amené. Il voulait faire du cinéma, il travaillait à mes tables de montage. Je lui ai dit : « On va en faire du cinéma, tu vas entrer à l'UQAM, grâce au directeur du département, un ami à moi ». Finalement, il a réussi à s'inscrire, puis, à ce moment-là, l'Indien a disparu ! Il a disparu dans le bois, c'est ce qu'on a dit ! Mais plus tard, j'ai appris qu'il était entré comme étudiant en cinéma à Chicoutimi. Il a commencé à faire un film, mais il prenait de la drogue. Chez les jeunes Indiens, il y a beaucoup de drogues qui circulent facilement. Puis il a cassé la gueule du directeur de Radio-Québec à Sept-Îles alors que cet homme l'aidait, lui donnait de la pellicule pour ses films. Il a été mis en prison. Les Indiens vont en prison à Baie-Comeau. Quand je l'ai su, j'ai essayé de le faire revenir à Montréal. Son film était intéressant. Un film de fiction. Les Indiens, eux, peuvent faire facilement des films de fiction. Ils connaissent mieux leur société et alors, ils peuvent imaginer une fiction plausible. Moi, je me suis contenté de faire des documentaires.

24 images : Est-ce que vous gardez quand même l'espoir qu'il y ait un jour une cinématographie indienne ?

A.L. : Oui, oui. Les dernières années, dans le cadre du festival *Présence autochtone* à Montréal, il y avait énormément de films indiens. Des Indiens de toutes les Amériques.¹

24 images : Que reprenez-vous de plus important de votre rencontre avec les Indiens ?

A.L. : Il y a des choses que j'ai tournées qui m'ont appris beaucoup, par exemple sur la scapulomancie, dans *Mémoire battante* : Mathieu André qui met une omoplate dans le feu pour découvrir où est le troupeau de caribous... C'est ce que j'avais lu dans les recherches de Frank Speck. (J'ai lu pas mal de textes d'anthropologues.) Speck parlait de ça, mais voir moi-même cela sur l'omoplate et ensuite trouver les troupeaux de caribous où André l'avait dit... ! On campait dans une île sur le lac Petetsikupau, lac sur lequel Mathieu André avait découvert les traces d'un campement indien vieux d'au moins deux cents ans. Extraordinaire ! J'ai beaucoup appris aussi de Marcel Jourdain et des McKenzie, qui étaient des gens exceptionnels. Au fond, c'est leur confiance en soi qui m'impressionnait. Par exemple, j'ai emmené Mathieu André à Paris, où il a fait un discours remarquable à la Cinémathèque française et à la Délégation du Québec. Des anthropologues français étaient présents.

24 images : Edgar Morin, entre autres, était là. J'y étais moi aussi!

A.L. : Oui, Edgar Morin. Mathieu André parlait très bien. Il expliquait vraiment les points de vue indiens, avec beaucoup d'éloquence. Ce Mathieu André, je le respectais énormément. J'ai donc rencontré des hommes et des femmes remarquables. J'ai filmé pas mal d'Indiennes aussi. J'ai fait des films avec elles, comme Christine Vollant et Anne Kapesch, qui étaient des femmes assez extraordinaires. Christine, je l'ai filmée à Sept-Îles, à Schefferville. Elle m'a dit un jour : « J'ai un petit livre de souvenirs là (en montrant sa tête). Cet hiver, je t'en parlerai ». Alors, à l'hiver, on l'a fait parler. Parce que pour les Indiennes, il y a des choses qu'elles ne disent qu'en hiver. Cette saison est spéciale pour les Indiens. Et l'hiver est long...

Christine Vollant m'a dit un jour : « Tu sais, j'aimerais prendre des vacances ». Elle avait élevé neuf enfants, elle était épuisée. Je lui ai demandé où elle voudrait aller. Elle m'a répondu : « Je voudrais aller voir les Esquimaux ». (rires) Prendre des vacances pour elle, c'était aller voir les Esquimaux! Ça m'avait frappé. Il n'y a personne ici, pas un Québécois qui penserait à prendre des vacances pour aller voir les Esquimaux! (rires)

24 images : Est-ce que de tous les films que vous avez faits, il y en a un qui est le plus important pour vous?

A.L. : Non. Certains préfèrent le film sur l'école indienne de Schefferville; il est clair, parce que les méchants y sont identifiés. C'est un film très important quand même, qui fait une heure quinze. Mais moi, je préfère le film *Mistashipu (La grande rivière)* de la série « Carcajou et le péril blanc », premier film d'importance que j'ai fait avec les Montagnais. Les autres aussi sont importants, mais pas tous également. Il faudrait les voir tous, parce que c'est en les voyant tous qu'on comprend mon travail. Chaque film est différent. Les Indiens m'ont suggéré le sujet de plusieurs des films que j'ai faits. Par exemple, avec Mathieu André, je voulais filmer la chasse à l'ours. Il m'avait dit non. C'était plus important de filmer la pêche au filet sous la glace. La pêche sous la glace permet aux Indiens de survivre, de se nourrir. Alors, il m'a organisé cette pêche sous la glace et je l'ai filmée. Et puis, avec Marcel Jourdain, je voulais filmer la construction de pièges à martres et on en a fait quatre films! Forcément, j'étais un outil entre leurs mains. J'avais une caméra et ils savaient qu'avec ça, ils allaient parler au monde. Et ils tenaient beaucoup, beaucoup à être filmés. Parce que au fond, je filmais ce qu'eux voulaient faire passer.

24 images : Et personne n'avait jamais fait ça avant?

A.L. : Personne, personne! Parce que beaucoup arrivent avec des idées toutes faites. Je ne veux pas parler en mal des anthropologues, mais ils arrivent avec des études sur les Indiens et ils intègrent ceux-ci à leurs schémas. Certains anthropologues ont une vision surtout matérialiste des Indiens et ne voient que les problèmes qui peuvent se quantifier, comme celui de la descendance. Mais presque personne n'écrit de textes sur des phénomènes religieux et mystiques, sur la « tente tremblante », sur l'imaginaire, les songes. L'imaginaire est une source d'inspiration pour le cinéma. C'est important. Il faut aller à la rencontre de l'imaginaire des Indiens. Moi, c'était ça qui m'importait, leur vie onirique. Même si la dimension sociale et politique n'était pas reléguée au second

FILMOGRAPHIE ABREGEE

■ Documentaires

Bûcherons de la Manouane (1962)
Le train du Labrador (1967)
Ce soir-là, Gilles Vigneault... (1967)
Le mépris n'aura qu'un temps (1969)
Les gars de Lapalme (1971)

32 réalisations sur l'éducation (1965 à 1974)

Série « Chronique des Indiens du Nord-Est du Québec »

Volet 1 : « Carcajou et le péril blanc »

Pakuashipu / La rivière sèche (1975)
Mistashipu / La grande rivière (1976)
Ntesi Nana Shepen / On disait que c'était notre terre - 4 parties (1976)
Kuestetsheskamit / L'autre monde (1976)

Patshiantshiuapa mak Mistikussiuapapa / Le passage des tentes aux maisons (1976)

Volet 2 : « Innu Asi / La terre de l'homme »

Nishastanan Nitassinan / Notre terre (1973)
Pukuaniapanan / Campement d'hiver où est tendu le filet (1973)
Nimitinishauen / Scapulomancie
Mushuau Innu / L'homme de la toundra (1973)
Inniun Nipatakano / De l'ethnocide

Mémoire battante (1983)

La conquête de l'Amérique 2 (1988)

L'écho des songes (1992)

La conquête de l'Amérique 1 (1992)

Meshkanu mak shipua / Par pistes et rivières (2000)

Du rêve au libéralisme (2000)

« La culture amérindienne »

Archives (81 documentaires) (1983-2004)

« Mémoire antérieure »

(13 documentaires sur les Montagnais) (2004)

■ Fictions

La neige a fondu sur la Manicouagan (1965)

Poussière sur la ville (1967)

Équinoxe (1986)

Ernest Livernois, photographe (1987)

Le silence des fusils (1996)



Bûcherons de la Manouane



Coll. - Arthur Lamothe

Guy Borremans, Arthur Lamothe et Serge Beauchemin en 1974, sur le territoire de Marcel Jourdain, au mile 107. Tournage de Piège à martre de la série « La culture amérindienne »

plan et qu'elle est importante aussi. On voit ainsi comment la clochardisation s'est installée.

24 images : Est-ce que les Indiens ont souvenir de la conquête par les Blancs ?²

A.L. : À Sept-Îles, j'ai rencontré un centenaire qui parlait du Vieux Poste, d'un Indien qui aurait tiré du canon face aux Anglais et d'un Blanc qui sauvait des fourrures. Il y avait donc encore les fourrures!

24 images : Avez-vous filmé des récits liés au sentiment d'avoir été colonisé?

A.L. : Je n'ai pas filmé ça. Dans la tradition orale, ce qui s'est transmis, c'est l'histoire de la famille surtout. Il y a des histoires avec des Micmacs et avec les Esquimaux, par exemple les luttes entre shamans indiens et shamans esquimaux, mais presque pas sur les Blancs.

24 images : Et *Mémoire battante*?

A.L. : Oui, c'est un film important. Dans mes films précédents, je n'avais jamais parlé de la spiritualité indienne, qui est un sujet très compliqué. Particulièrement la question des esprits, Papakasiuk, qu'on rencontre dans la tente tremblante lors d'une cérémonie dans laquelle, d'après les Indiens, ils y voient le maître du caribou, Mistapeu, qui est le Grand Homme qui reste enfermé dans la tente avec le shaman. C'est un univers shamanique, quoi! Le

shaman voit le ciel même si la tente est recouverte d'une peau de caribou. Il y a aussi comme un précipice, et le shaman peut avoir le vertige s'il regarde en bas. Cette cérémonie, il n'y a que les vieux Indiens qui en parlaient. C'était incroyable! Et puis, j'ai décidé d'en traiter une partie dans ce film, un film de trois heures dans lequel il est question de ces phénomènes magiques, bien que l'on parle aussi de la réalité, de la vie de tous les jours. On parle de la dépossession, de tout ça.

24 images : Comment construisiez-vous vos scénarios avant d'aller tourner?

A.L. : D'abord, il m'importait au début de trouver une image qui explicitait un peu ce dont on allait parler. Et puis l'image de la fin aussi. C'était une image construite. Mathieu André, je l'ai rencontré la première fois à Schefferville. J'avais vu un paysage bucolique qui surplombait l'horizon et je m'étais dit, pour protester contre un film de Perrault, que je demanderais à Mathieu André comment s'appelaient ces montagnes. Parce que Perrault s'était servi des prénoms et des noms des gars de son équipe pour nommer des montagnes. Il était comme ces Blancs qui donnent leur nom aux montagnes! Alors moi, j'avais demandé aux Indiens, à Mathieu André, comment s'appelaient ces montagnes. Il s'est mis à parler, il a tenu un long discours que j'ai recueilli en entier dans *Mistashipu*. Ces gens-là ont une conscience incroyable du pays. Ils peuvent s'y promener les yeux fermés! Lorsqu'il neige et par tous les temps,

seuls, ils s'y retrouvent. Et puis à chaque coin de pays, ils ont une anecdote à raconter : ça, ce sont les rapides dans lesquels un gars s'est coupé la jambe, par exemple.


24 images : Donc, d'une certaine manière, vous construisiez un scénario, mais sans jamais vraiment savoir à quoi vous attendre? Vous étiez toujours surpris.

A.L. : Toujours. Par exemple, Christine Volland, au moment du tournage de *Mistashipu*, m'avait demandé d'aller revoir la Moisie. J'ai embarqué aussi ses sœurs. J'avais l'avantage d'avoir une voiture de production. Alors, on est allés au bord de la Moisie, voir l'église dans laquelle elle avait été baptisée. Puis là, elles ont tenu des discours mémorables. Je captais tout ça. J'appliquais des règles quand je les filmais et que je filmais leurs discours interminables : je faisais des plans-séquences. Forcément, on me reproche de faire des films lents! Mais cette lenteur est nécessaire dans leur tradition orale.

24 images : Vous avez eu un moment d'arrêt pour des raisons personnelles, mais vous êtes maintenant en train de terminer un film. Sur quoi porte-t-il?

A.L. : Sur les Acadiens. En allant en vacances avec Nathalie aux Îles-de-la-Madeleine, on a visité un peu l'Acadie. L'histoire des Acadiens, c'est une histoire tragique. Le Canada a déporté un peu

ple entier! Dans le fond des cales! Bien des Acadiens sont morts dans ces cales. On les a déportés dans les colonies américaines. Terrible! Ils étaient comme des esclaves, pas noirs mais blancs. Ils crevaient de faim et tout. La population acadienne, à ce moment-là, a été réduite à presque rien. Ils ont tous été déportés. Certains se sont sauvés, sont partis pour la Louisiane. Par la suite, on en a aussi envoyé en Angleterre et en France, dans le fond des cales encore. Beaucoup mouraient. Certains bateaux ont coulé.

En Acadie, ils défrichaient de bonnes terres, ils faisaient des digues comme les Hollandais, des « aboiteaux » comme on appelait ça. Ils avaient des vaches, des troupeaux, mais leurs maisons ont été brûlées, on leur a tout pris. Les Loyalistes de la Nouvelle-Angleterre se sont installés chez eux et les ont rejetés. L'armée les a chassés ou tués. Je suis donc parti de la vie actuelle, c'est-à-dire du fait que les Acadiens sont devenus pêcheurs alors qu'ils étaient autrefois cultivateurs. 

1. Lire le texte en pages 38-39 sur quelques films marquants du festival *Présence autochtone 2007*, qui se tiendra à Montréal du 10 au 21 juin.
2. Cette question et la suivante sont de Daniel Cling, cinéaste et professeur de cinéma, présent lors de l'entretien.

Entretien réalisé à Montréal en septembre 2006, revu par Arthur Lamothe en mars 2007.

Un grand merci à Nathalie Gressin pour sa précieuse collaboration.

